

combattaient côte à côte pour la défense de la patrie commune. Cette garnison était composée d'un détachement du 71ème régiment des Fusiliers Royaux, qui se trouvait encore à Québec en 1791 lorsque le duc de Kent le commanda, et dont le colonel est aujourd'hui l'arrière petit fils de ce dernier, Son Altesse Royale le Prince de Galles.

Pendant la guerre de 1812, les Canadiens de race française et les Canadiens de race anglaise repoussèrent encore côte à côte l'invasion des troupes américaines. Les *Voltigeurs* de Salaberry gagnèrent glorieusement la bataille de Châteauguay.

NOTES SUR LES DEUX ARMEES.

L'ARMÉE FRANÇAISE.

L'armée française se composait de cinq corps de troupes différents. Montcalm, à proprement parler, commandait seulement les réguliers de France. Toutes les autres troupes étaient sous les ordres du gouverneur, qui était l'officier exécutif supérieur et qui pouvait même commander à Montcalm, s'il le jugeait opportun.

LES RÉGULIERS FRANÇAIS DE FRANCE: Les régiments Royal Roussillon, La Sarre, Languedoc, Béarn, Guienne et La Reine.—Sous l'ancien régime, chaque régiment portait le nom du prince ou du noble dont il était pratiquement la propriété, ou encore celui de la province où il était recruté. Les officiers étaient à peu près de la même classe sociale que leurs adversaires anglais. Ni les Français ni les Anglais comprenaient le service militaire comme chez les Prussiens. Mais les deux armées contenaient plus de soldats de carrière qu'on ne le suppose généralement.

Le Royal Roussillon se battit avec bravoure à la première bataille des Plaines; il perdit le tiers de ses hommes et les deux tiers de ses officiers. Dans la seconde bataille, il eut à lutter contre les Irlandais du 35ème, et il exécuta la charge où décida du sort de la journée. La Sarre avait déjà servi beaucoup en l'Amérique, s'était surtout distingué à Carillon, en 1758, lorsque Montcalm défait Abercromby, quoiqu'ils eurent alors à combattre un contre quatre. Languedoc avait eu quatre compagnies capturées sur mer lorsqu'il vint au Canada en 1755. Les recrues envoyées pour les remplacer ne valaient pas grand chose, et ce régiment devint quelque peu indiscipliné au Canada. On dut tenir à son sujet près de vingt cours martiales pour régler des cas assez graves sans compter des moindres offenses, durant la seule année qui précéda la première bataille des Plaines. Béarn était un des corps les plus anciens et des plus distingués, de toute l'armée française; il datait du seizième siècle. Il était arrivé à Québec en 1755, avec Guienne et quatre compagnies du Languedoc, et, comme eux, avait été en service actif depuis ce temps-là. Son colonel était l'intrépide Dalquier, qui couronna sa carrière canadienne par son admirable conduite lors de la deuxième bataille des Plaines. Le régiment de Guienne, envoyé par Montcalm une semaine avant la bataille pour garder les hauteurs, reçut la veille de la bataille, ordre de surveiller l'anse de Wolfe, mais cet ordre fut contremandé par Vaudreuil. Son avant-poste fut le premier à venir en contact avec Wolfe, et ce corps se distingua aux deux batailles.

Les réguliers canadiens faisaient officiellement parti des *troupes de la Marine*. Ce n'étaient pas des marins dans le sens anglais; ils n'avaient rien à faire avec la marine, mais ils étaient sous la direction du ministère de la Marine de la métropole. Ils étaient presque tous recrutés en Canada, et se rangeaient du côté colonial contre les réguliers français, lorsqu'il y avait friction dans les rangs.

La milice canadienne était composée de tous les hommes valides du pays. Les capitaines de milice étaient des hommes importants dans leur localité, où ils représentaient l'Etat dans la plupart des occasions. La milice excellait dans les incursions et les escarmouches. Elle possédait les trois choses essentielles à toutes les armées: l'endurance, la souplesse dans la marche, et la justesse du tir. Les miliciens eurent à souffrir beaucoup au service de la France. Ils parvinrent, d'une façon admirable, à couvrir la retraite après la première bataille, et ils se distinguèrent par des actions d'éclat à la dernière bataille.

Les Sauvages étaient des alliés peu sûrs et ils mirent plus d'une fois la patience de Montcalm à une rude épreuve. On ne peut guère les blâmer d'avoir épousé tour à tour la cause qui leur paraissait la plus favorable à leurs intérêts, attendu que les blancs sans distinction les chassaient des lieux qu'ils fréquentaient, et ne se gênaient pas pour les déposséder de tout ce qu'ils avaient.